

quand je parie, je suis bon prince. Ces messieurs ne m'ont pas limité le temps ; ni moi non plus. S'il faut attendre une heure, j'attendrai une heure. Avant tout, je suis consciencieux en affaires...

Et se tournant fièrement vers la foule, il ajouta d'un ton solennel :
—Vous pensez bien qu'on n'en conte pas ainsi à Van Prouth, au célèbre Van Prouth.

Il fit en même temps un mouvement qui semblait dire :

—A quoi servirait alors d'avoir acquis une renommée au prix de tant d'efforts, de tant de luttés, pour se laisser surpasser par le premier venu ?

Les Hollandais ne reparaissaient plus.

Van Prouth s'avança sous le porche, jeta un coup d'œil dans le couloir. Il n'aperçut personne. Van den Garten et Pankouk restaient silencieux et invisibles.



Un quart d'heure se passa ainsi.

Dans la maison tout était calme. On n'entendait que le rythme alangui des danses à l'hôtel voisin où se donnait un bal. Les airs de valse arrivaient par bouffées bruyantes, à mesure que s'ouvrait la porte du restaurant.

La foule commençait à murmurer.

—Ah ! mais qu'est-ce qu'ils font ? disait-on de toutes parts. Monsieur Van Prouth, allez donc voir...

—Monter ! jamais ! répondit sèchement le célèbre parieur.

Il attendit encore. Une demie sonna à l'horloge voisine. L'anxiété devenait de plus en plus énervante. C'était autour de Van Prouth une allée et venue de personnes qui l'interrogeaient du regard, l'engageant à aller voir.

—Mais non, Messieurs, répétait-il résolument, vous comprenez que je ne peux pas. Je ne leur ai pas limité le temps. En conscience, je ne veux pas !

Cependant, il mourait d'envie de savoir ce que ces deux hommes étaient devenus ? Et il aurait voulu qu'on insistât davantage, qu'on le suppliât de monter pour qu'il sût le mot de l'énigme.

—Voilà cinquante cinq minutes, montre en main, qu'ils n'ont pas reparu, fit un ami.

Van Prouth tira sa montre et rectifia :

—Cinquante-sept minutes...

—Allez donc voir !

—Vous y tenez ?

—Certainement !

—Soit, dit-il, je vais monter. Mais je vous prie de remarquer que c'est vous qui l'aurez voulu... qui m'aurez forcé...

—Oui, oui... Allez donc !

Van Prouth monta. Mille suppositions s'entrecroisèrent aussitôt dans la foule. Mais à peine eut-il disparu qu'on entendit une fenêtre du premier étage s'ouvrir dans un éparpillement de verres fracassés. Au milieu de ce tracas, Van Prouth, les cheveux en désordre, les traits bouleversés.

—Au secours !... Au secours !... cria-t-il éperdu.

Et de nouveau il disparut comme un fou.

Il y eut dans la foule une épouvantable confusion. Les sergents de ville se précipitèrent dans la maison, et, arrivés au premier étage, que virent-ils ? Mme Van Prouth et sa cuisinière étendues sur le plancher, baillonnées, ligotées, et à leurs côtés l'infortuné parieur qui gesticulait, s'arrachait les cheveux de désespoir.

—Ah ! les misérables !... Ah ! les brigands !... se mit-il à crier à travers ses lamentations. Ces deux Hollandais n'étaient que des voleurs, des bandits... Ils m'ont dévalisé !...

En effet, après avoir descendu quelques meubles sans valeur pour fixer la curiosité de la foule et gagner du temps, tandis que Van den Garten mettait les deux femmes dans l'impossibilité de crier ou de se défendre, l'autre compère faisait main basse sur les objets de valeur que possédait Van Prouth, et prenait la fuite avec son compagnon par une petite porte dérobée.

Il n'y eut pas de temps de perdre. Les agents de police se hâtèrent de délivrer les deux femmes qui heureusement n'étaient pas mortes. Mais Van Prouth continuait à crier d'une voix de détresse :

—Ah ! les misérables !... Ah ! les bandits !... Et moi qui leur ai donné mes clés ! Moi qui n'osais pas monter ! Ah ! les misérables !... Je suis dévalisé ; je suis volé !...

On lui cria :

—Courez donc après... Vous les rattraperez !

—Les rattraper ? Mais je ne pourrai jamais ; ils ont une heure d'avance sur moi, l'heure pendant laquelle j'ai attendu. Ah ! les brigands !

—Essayez tout de même !

Alors, Van Prouth fit quelques pas pour sortir ; et comme il allait franchir le seuil de la porte, il se trouva face à face avec le bourgmestre, accouru à la nouvelle du désastre :

—Mon pauvre Monsieur Van Prouth !

—Ah ! Monsieur le bourgmestre, ils m'ont dévalisé ; ils ont baillonné et à moitié étranglé ma femme et ma cuisinière !... Ils m'ont tout emporté ! C'étaient des voleurs ! C'étaient des brigands !...

—Voyons, fit le bourgmestre, remettez-vous ! Où est Madame Van Prouth ?

—On l'a descendue... Ce ne sera rien ; mais je suis volé !... et moi qui vous avais supplié de me laisser parier !...

—Vous voyez bien... Quand je vous disais de vous méfier !

—Ah ! que vous aviez raison !... Car, à présent, que vais-je devenir ? Que voulez-vous que je fasse ?

Le bourgmestre essaya de le calmer ; il donna des ordres pour qu'on dispersât la foule, et fit remonter les meubles.

—Maintenant, mon cher Monsieur Van Prouth, lui dit-il, j'imagine que vous ne parierez plus !

—Oh ! certes ! plus jamais !

—Est-ce bien sûr ?

—Si c'est sûr ? Ah ! mais voyez donc... Ils m'ont tout pris... Ah !

Monsieur le bourgmestre, je vous jure sur ma tête que c'est fini à tout jamais !

—J'ai peine à croire...

—Tenez, je vous en fais le pari !

Malgré l'émotion où l'avait plongé cette désastreuse aventure, le magistrat municipal ne put s'empêcher de sourire, à ce mot de *pari*.

—Eh bien, soit, répondit-il ; celui-là, je vous le tiens...

Ce fut le dernier pari de Van Prouth, le seul vraiment utile qu'il se souvint d'avoir fait de sa vie !

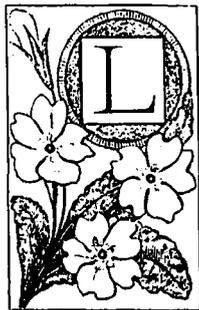
PAUL BONHOMME.



LES NOCES DES ROIS DE NEIGE

CONTE

Par Henriette DEVIDE, de Vienne (Autriche). Traduit de l'allemand en volapük, par M. THIADÉE DEVIDE, et du volapük en français, par Paul CHAMP-RIGOR.



à-bas, là-bas, bien loin de nous, est un grand et beau royaume nommé le pays de la neige ; il est si loin que le soleil n'y arrive jamais, et qu'il y ferait toujours nuit s'il n'était éclairé par la blancheur immaculée de la neige elle-même.

Ce pays est merveilleux : les arbres y ressemblent à de gigantesques sucres d'orge auxquels sont suspendues des

boules de neige et des aiguilles de glace. D'immenses plaines toutes blanches s'y étalent à perte de vue, d'imposants glaciers s'y élèvent jusqu'aux cieux, les lacs et les rivières y sont immobiles,

les maisons elles-mêmes y sont de glace, et leurs toits sont de neige au lieu de planches ; une seule fleur y prospère, c'est *Yedelweiss*, la noble fleur des glaciers.

Il y a plusieurs milliers d'années, sept rois, tous de neige, régnaient sur ce pays : ils étaient frères, et ils avaient résolu de gouverner, chacun, leur tour, pendant une année, afin d'éviter la discorde et la désunion.

Les sept frères habitaient ensemble un merveilleux palais de glace ; ils vivaient en paix entre eux et avec tout le monde, et ils vivaient probablement encore de même si, un beau jour, le peuple ne s'était mis à murmurer.

—Qui nous gouvernerait, se demanda-t-il, si nos rois venaient à mourir ?

Et le peuple voulut obliger ses rois à prendre femme.

—C'est une honte, disait-il, de n'avoir pas une seule reine !

Vraiment, le cas était difficile à résoudre. Dans tout le pays de la Neige, il n'existait pas, à cette époque, une seule princesse, et chacun sait qu'un roi ne peut épouser qu'une princesse.

Après de longues délibérations, on résolut d'envoyer au loin, par de là les frontières, des alycons capables, avec leurs ailes puissantes, d'accomplir un long et lointain voyage ; ils devaient aller voir si, réellement, il existait d'autres contrées, car là, certainement, on trouverait des princesses.

Les ambassadeurs se préparèrent à remplir leur honorable mission, et, bientôt, déployant leurs larges ailes, ils partirent.

Ils atteignirent les frontières, au bord de la mer immense, au-dessus de laquelle ils s'élançèrent hardiment.

C'était bien vrai ! Par delà l'Océan, il existait un autre pays. Mais, chose étrange ! tout était là d'aspect divers : les arbres, les montagnes, les fleurs, et même les gens ; ce n'était plus, comme au pays de la neige, une uniformité dans le froid, aussi bien pour l'atmosphère que pour les créatures. Loin de là ! Ici, tantôt l'air était brûlant, et tantôt la gelée immobilisait toutes choses. Parfois, les hommes étaient bons, parfois, ils étaient méchants ; ils riaient, ils pleuraient ; hélas ! il leur arrivait même de devenir furieux à l'occa-